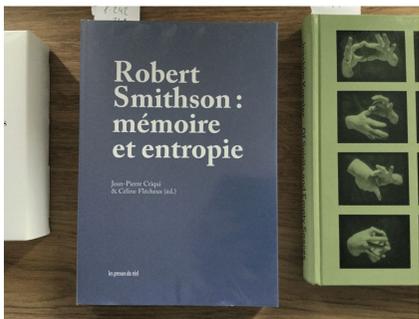




Mais la traduction littérale des propos de Cicéron offre des possibles non moins désirables: le jardin dans la bibliothèque; les plantes, les légumes et les fruits parmi les livres... Le vocabulaire bibliothéconomique comporte d'ailleurs divers emprunts à l'horticulture et des termes partagés avec l'art des jardins, témoignant d'un rapport au livre qui se construit en analogie à la nature domestiquée, à l'instar du «dés herbager» lorsque les bibliothécaires se débarrassent de certaines publications.

En réalité, l'espace des livres, de la page à la bibliothèque, et l'espace paysager, «naturel» ou domestiqué, partagent la commune condition d'objets culturels que nous habitons autant qu'ils nous habitent, et c'est à ce titre qu'ils peuvent se penser réciproquement. [III]



Quels jardins? Quels paysages? Et quelles bibliothèques? Se déplacer, progresser, se promener, errer... sur des sommets ou au bord de routes linéaires, parmi des amoncellements de livres ou le longs de rayonnages. Parcourir, arpenter, dévorer... les chemins ou les pages. Les reliefs et la variation des formats des livres. Les strates géologiques et les empilements d'imprimés. La ligne d'horizon et la crête des ouvrages alignés les uns contre les autres. Les jardins et les bibliothèques domestiques. Les jardins d'agrément et les bibliothèques de loisirs. Les jardins potager et les bibliothèques de travail. Les jardins botaniques et les bibliothèques d'étude. Les jardins à l'anglaise, à la japonaise, à la française, et les bibliothèques sans classement ou classées par ordre alphabétique, par genre, par taille des ouvrages ou selon leur ordre d'acquisition. Etc. [VI]

«Jardins, livres et bibliothèques sont [...] des 'lieu(x) de la trace'», écrit Floriane de Rivaz retenant une formule de Michel Melot. (Floriane de Rivaz, *Bibliothèques et jardins: quelles alliances possibles? 1*, mémoire sous la dir. de Michel Melot, Enssib, 2015.)

En outre, le jardin — paysage le plus domestiqué et le plus artificiel entre tous — se fonde sur le désir paradoxal d'un «chez soi» ouvert au reste du monde tout en le mettant à distance, d'une ouverture à et vers l'extérieur tout en délimitant son territoire propre. Or les bibliothèques semblent répondre d'une semblable relation à ce qui nous entoure: elles traduisent un désir d'organiser, de rationaliser, de contenir le désordre du monde, tout en nous en séparant, en créant un espace à part, un lieu intérieur — tant mentalement que spatialement parlant. [IV]

Jardins (et nous pourrions ajouter: parcs, réserves naturelles, etc.) ou bibliothèque: il s'agit dans un cas comme dans l'autre de reconstituer le monde pour mieux pouvoir l'habiter, un ou plusieurs fragments de celui-ci équivalant alors à sa totalité, selon un principe métonymique, et même plus précisément synecdotique. «Que le fragment soit à la fois la partie et le tout, la séparation et ce qui fait liaison, voici bien une pensée paradoxale.» (Anne Cauquelin, *Petit traité du jardin ordinaire*, Payot & Rivages, 2003, p. 99.) dont témoignent tant les jardins que les bibliothèques. [V]



«Tout, au monde, existe pour aboutir à un livre», selon une formule souvent citée de Stéphane Mallarmé. En cela, il n'est pas étonnant de trouver dans les livres certains fragments du monde et des vues que l'on porte sur lui — des herbiers ou des recueils de botaniques jusqu'aux albums paysagers, en passant par les descriptions littéraires, les cartes, etc. Au-delà de la capacité du livre à enfermer via des traductions et des remédiations diverses tout ce qui appartient à l'environnement des auteurs et des lecteurs, il est un autre facteur en vertu duquel s'établit un continuum entre les livres et le monde (auquel, bien sûr, ils appartiennent), à savoir le lien qu'on peut tresser analogiquement entre les plantes et les livres, entre les jardins et les bibliothèques, et plus largement entre des paysages que l'on considère comme «naturels» et d'autres de papier. [I]

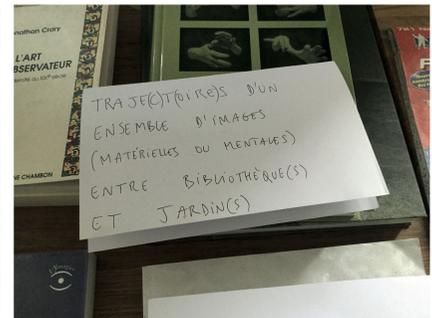
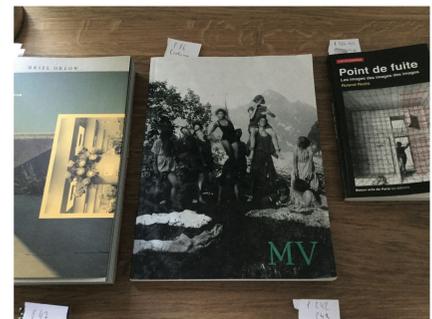
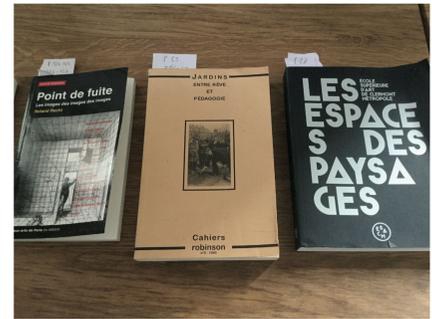


Table d'orientation

— Jorge Luis Borges, «La Bibliothèque de Babel», *Fictions* (1944), in *Œuvres complètes*, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 2010, p. 491.**
— Gilles A. Tiberghien, «Robert Smithson et la question de la nature», in Jean-Pierre Criqui et Céline Flecheux (éd.), *Robert Smithson: mémoire et entropie*, Dijon, Les presses du réel, 2018, p. 242-243.*

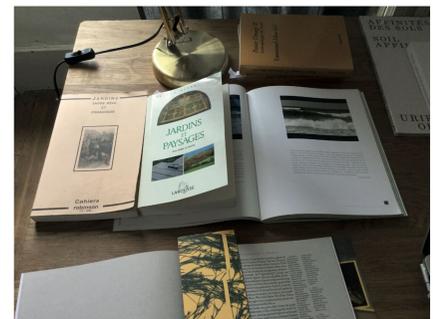
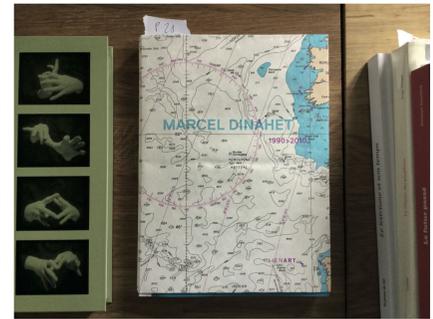
— Jean-Marc Besse, «Les espaces du paysage», in Muriel Clermont et Cédric Loire (éd.), *Les espaces des paysages*, Clermont-Ferrand, ESACM, 2013, p. 28; 32.*
— Thierry Kuntzel, «The waves», *infra-mince*, n°4, 2008, p. 40-41.*
— Virginia Woolf, *Les Vagues* (1931), Paris, Gallimard, coll. «Folio classique», 2012, p. 35; 196-198.**

— Gilles A. Tiberghien, «Un artiste amphibien», in Dominique Abensour (éd.), *Marcel Dinahet, 1990-2010*, Montreuil, Lienart éditions, 2010, p. 28.*
— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser, «L'expérience Furkart», *Initiales*, n°4, septembre 2014, p. 86*
— Elisabeth Lebovici, «Looking for Rosa Barba», in Chiara Parisi et Andrea Vilianni, *Rosa Barba, White is an Image*, Ostfildern, Hatje Cantz Verlag, 2011, p. 58.*



Au moyen de leur tracé, de leur spatialisation, de leur agencement, les jardins et les bibliothèques, chacun à leur manière, ont une commune fonction, une commune action: classer et organiser le monde, selon des découpages scientifiques, esthétiques, et politiques. Les jardins, et plus largement les paysages, de même que les livres et les bibliothèques, sont des agencements de signes, que ceux-ci aient été mis en place de façon tout à fait intentionnelle, ou qu'ils s'offrent à la possibilité d'être lus comme tels par analogie ou par projection. On peut ainsi «lire» un paysage de même qu'on lit des textes, quand ce ne sont pas les paysages qui comportent à proprement parler des traces textuelles: voir les inscriptions du Parc Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville, ou celles du jardin Little Sparta de l'artiste Ian Hamilton Finlay. [VII]

L'idéal que représente la proximité des livres et de la nature, sous une forme supposément sauvage ou au contraire domestiquée, est un topos persistant depuis l'Antiquité. Ainsi, Cicéron écrit-il: «*Si hortum in bibliotheca habes, deerit nihil*». («Lettre à Varro», *Correspondance*, t. VII., Les belles lettres, 1991.) Plusieurs traductions de cette phrase sont possibles. Les plus courantes retiennent l'idée d'une proximité: si tu as une bibliothèque qui donne sur un jardin, ou si ta bibliothèque s'accompagne d'un jardin, que peux-tu souhaiter de plus? Des écrits antiques, puis plus tard humanistes, jusqu'à l'architecture contemporaine, il est de bon ton que cette fenêtre intellectuelle sur le monde qu'est la bibliothèque s'ouvre, si possible, sur un jardin ou un espace végétalisé. [II]



À l'inverse, les livres et les bibliothèques se définissent fort bien en tant que paysage. Des paysages de papier, se déployant sous une forme typographique et éditoriale, tout comme il y a des musées de papier ou des musées imaginaires, dont les collections sont faites d'idées et d'images réunies dans des livres, des revues, ou encore des collections de planches imprimées. Et comme avec les «vrais» paysages, que nous voyons (de l'«intérieur») autant que nous portons notre regard vers eux, nous nous tenons parmi les idées et les images mises en livres, autant que nous les lisons ou que nous les regardons. [VIII]

Jérôme Dupeyrat, «Paysages-papier», 2019

— Uriel Orlow, «Preface. Beautiful, but Dangerous», in Shela Sheikh et Uriel Orlow (éd.), *Uriel Orlow, Theatrum Botanicum*, Berlin, Sternberg Press, 2018, p. 21-22.*

Bibliothèque Le Boudoir contemporain* et autres bibliothèques du DomaineM**, Cérilly.